Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE, 12 JANVIER 1890.

ENCORE
— UNE —
Histoire de Comitat.

Kalman de Mikszath.

Quand je raconte que dans ma jeunesse, j'ai été fonctionnaire du Comitat, les gens me regardent d'un air défiant. Une demande ironique, qu'ils refoulent avec peine, se presse sur leurs lèvres.

Eh bien oui, messieurs, puisque vous tenez à le savoir, moi aussi j'ai commis un détournement.

Un jour que j'étais tranquillement assis dans mon bureau en train de fumer ma pipe, Martin Paroczy entra. C'était l'homme le plus bizarre du Comitat; on le disait sévère, emporté, impitoyable. En outre il était avare. C'était presque un homme méchant, mais comme il avait de la fortune et de nombreuses relations il passait pour être bon.

—Vous désirez? lui demandai-je en m'avançant avec empressement.

—Je veux renier un de mes fils, dit-il avec un grand calme.

—Un fils, lequel?

—L'aîné, Charles.

—Mais il ne joue pas, il ne boit pas, il ne fait pas de dettes.

—Le vaurien s'est marié.

—Marié! c'est impossible! Qui a-t-il épousé?

Le vieillard s'assit, gonfla ses joues et tirailla sa moustache avec colère.

—Cette femme avec laquelle il avait eu des relations.... C'est terrible!

—Je ne trouve pas cela si terrible, répondis-je. C'est même jusqu'à un certain point très beau de la part de Charles, car il y a un enfant.... un enfant de quatre ans, je crois?

—Un nouveau Paroczy, ha, ha, ha, dit-il avec amertume. S'il me tombait sous la main, je l'étranglerais ce marmot! Je le déteste! C'est dit.

—Vous feriez cependant mieux d'accepter le fait accompli.

—Accepter cela? Moi? Et mes ancêtres? Faire entrer dans ma famille une roturière qui a été auparavant la maîtresse de son mari.... C'est révoltant.... Et encore pour mettre le comble au scandale il l'a amenée ici....

—Mais enfin, il est déjà arrivé des choses plus inattendues, plus imprévues et la terre n'en continue pas moins à tourner.

—Non, il n'est jamais rien arrivé de pareil. Encore si elle avait quelque chose, mais elle n'a même pas de trousseau.... Je suis certain qu'elle n'a même pas une jupe passable. A-t-on jamais entendu dire qu'une roturière sans fortune puisse devenir la femme d'un gentilhomme. C'est terrible! Pauvres ancêtres, qu'en dites-vous?

—Rien, vous pouvez m'en croire, monsieur. Moi aussi j'ai des ancêtres. J'ai fait beaucoup de sottises, ils ne s'y sont jamais opposés. Du reste, je ne les aurais pas consultés.

Le vieux Paroczy devint rouge comme un dindon, s'agita et roula ses yeux injectés de sang. L'orgueil de la famille et le bon sens s'emparaient de lui à tour de rôle et se le disputaient.

—Si mes ancêtres se taisent, je parlerai, moi, dit-il en se redressant fièrement; je montrerai à ce gars ce que je suis. Voici la déclaration, je l'ai apportée.

Il tira une feuille de papier de sa poche et lut que le soussigné, père indigné, retirait à son fils Charles Paroczy son amour paternel et le déclarait déchu de tous ses droits. On n'avait plus à le considérer comme son fils, ni à lui prêter de l'argent, car il ne paierait rien.

—Qu'est-ce que cela coûtera pour l'insérer dans le *Bulletin du Comitat*? demanda-t-il.

Je calculai le prix d'après le tarif.

—Onze florins et demi, lui répondis-je.

—C'est beaucoup, beaucoup, dit-il en faisant une grimace. On ne pourrait pas l'avoir à meilleur marché?

—C'est le prix fixé par l'administration.

—Vraiment? Réfléchissez que dans cette affaire je perds un fils, et il faut encore que je paie onze florins et demi.

—Oui, mais c'est le règlement.

Il poussa un profond soupir et prit son portefeuille; il hésita un instant et se mit à compter des billets d'un florin; au premier billet qu'il palpa entre ses doigts il demanda à demi-voix:

—Et quand cela paraîtra-t-il?

—Dans le prochain numéro.

Sur cette déclaration il mit le florin sur la table.

Au second billet, il me fit une recommandation.

—Ce sera écrit en grosses lettres pour que les gens qui portent des lunettes puissent le lire.

Puis il jeta brusquement un billet de cinq florins.

—Surtout qu'il n'y ait pas de fautes d'impression, dit-il avec la fierté d'un dictateur. Combien vous ai-je déjà donné?... Sept florins, sept n'est-ce pas?... Voici le reste. Par Dieu, c'est vraiment cher d'être père.

Il compta le reste, prit son chapeau et me donna une poignée de main, mais avant de franchir le seuil il se retourna pour me dire:

—Mon ami, si vous avez besoin de quelque chose ici ou au ministère, vous n'avez qu'à me le dire.

Avec cette proposition il mettait le Comitat entier à son service; il avait toujours des affaires en suspens au tribunal, au bureau des hypothèques, à l'office des orphelins; pour les employés subalternes, petits clercs, surnuméraires, il avait toujours quelques petits travaux supplémentaires à faire exécuter. Toutes les semaines il arrivait de Parnos dans sa petite voiture et parcourait les bureaux pour faire activer ses affaires. Il était passé maître dans l'art de malmener les gens. Tous le craignaient et réussissaient ce qu'il demandait, sachant fort bien cependant que leur zèle aurait pour toute récompense la promesse: "Si vous avez besoin de quelque chose ici ou au ministère, vous n'avez qu'à me le dire."

Je ne le connaissais pas encore assez et je ne savais pas dans quelle affaire je m'étais engagé en acceptant ses onze florins et demi.

A tout instant il venait s'informer du jour où paraîtrait sa déclaration, d'autres fois il envoyait sa servante ou son régisseur avec des billets; cela commençait à m'irriter.

Je lui fis dire que le *Bulletin* n'avait pas encore paru. D'ailleurs il ne paraissait pas régulièrement; on en imprimait un lorsque le nombre des voleurs dont on voulait publier le signalement était assez élevé; lorsqu'il y avait assez de vaches perdues ou de chevaux volés pour remplir les deux pages du *Bulletin*.

Le sous-préfet, qui craignait beaucoup que nous n'arrivions un jour à posséder un journal quotidien, était fier de voir que notre *Bulletin* ne paraissait pas plus souvent; et moi qui étais un bon employé, j'aimais à faire plaisir à mes chefs.

Enfin le *Bulletin du Comitat* parut et la déclaration de Paroczy n'y était pas. J'avais oublié toute cette histoire.

Il se précipita dans mon bureau, en proie à une colère épouvantable.

—C'est très bien, vociféra-t-il, qu'avez-vous fait de mon argent? N'est-il pas aussi bon que celui des autres? N'ai-je pas le droit de renier mon fils? C'est une infamie, une honte. Je ne soutiens plus le gouvernement, je passe à l'extrême-gauche, et à l'instant même.

Je parvins à le calmer; je lui montrai que l'argent et la note étaient encore dans mon tiroir; je lui fis des excuses et je promis de réparer mon oubli en faisant paraître sa déclaration le plus tôt possible.

La chose m'échappa cependant encore, quoique j'eusse rencontré deux fois Charles, qui avait loué un petit logement dans les environs de la maison du comitat.

Huit jours plus tard le vieillard reparut et me lançant un regard interrogateur:

—Eh bien? dit-il.

—C'est à l'imprimerie, lui répondis-je avec embarras, et rougissant, peut-être un peu de mon mensonge, cela doit même être imprimé maintenant.

—C'est bien, dit-il d'un air satisfait, très bien.

Il me frappa sur l'épaule et s'en alla. Ses pas retentissaient sur les dalles du corridor.

—Il est temps, pensai-je, de porter l'argent à l'imprimerie et de faire paraître la déclaration.

Avant cela, je dus cependant travailler une demi-heure pour terminer un acte; puis je mis les onze florins et la note dans ma poche et je descendis. Au milieu de l'escalier, je rencontrai le vieillard, tout essoufflé, portant dans ses bras un bambin blond et frisé qui agitait ses pieds avec colère.

—Je viens précisément vous trouver, dit-il avec animation.

—Moi? balbutiai-je, mais, pardon, c'est imprimé.

—Hum, hum, entrons dans votre bureau. En avant, mon petit homme, dit-il à l'enfant, je vais t'asseoir là, tu n'auras plus de mal.

Le petit garçon brandit sa cravache et dit au vieillard qui se trouvait alors devant lui:

—Hue, hue, mon cheval blanc, hue!

Le "cheval blanc" marmotta avec un sourire:

—Oh! oh! mon petit toutou, c'est ton grand'père qui est un cheval blanc?

Le soleil filtrait en rayons d'or par la fenêtre du corridor. Dans la cour, les éperons des hadjouks résonnaient joyeusement et la petite cravache cinglait l'air.

—Où allons-nous, demanda le petit gamin en regardant curieusement autour de lui, à l'écurie?

—Non, mon petit garçon, nous allons chez ce beau monsieur là.

Je ne saisissais pas encore où le vieillard voulait en venir.

—C'est un vrai malheur, cher ami, dit-il une fois entré, et sa voix était devenue douce, est-ce que la chose est déjà imprimée?

—Certainement, c'est imprimé.

—Mais enfin il n'y a plus rien à faire?

—Rien. Il n'y a pas de remède.

Le vieillard se gratta derrière l'oreille avec colère.

—Mais il ne faut pas que cela paraisse.

—Qu'est-il donc arrivé?

—Ce qui est arrivé? j'ai trouvé ce bambin, mon ami, je l'ai trouvé, ou plutôt c'est lui qui m'a trouvé, ou mieux encore nous nous sommes retrouvés.

—Est-ce que cet enfant serait....

—Oui, c'est lui! Au moment où je passais devant la maison du Comitat je vis quatre ou cinq gamins qui jouaient. Tout à coup l'un d'eux vint se planter devant moi et—figurez-vous cela—me dit textuellement: "Mon bon monsieur, ces enfants disent que tu es mon grand-père." Je le regarde, je reconnais les traits de Charles dans son enfance; n'importe, je le repousse en disant: "Tâche de t'en aller." Le gamin se campe devant moi et dit: "Ne pousse pas Baisi (1) ou je te le rends." Les larmes me vinrent aux yeux.... je sentais mon cœur s'attendrir, après tout je suis un homme; je lui dis: "Eh bien, que me veux-tu?" Il me regarda avec assurance et dit: "Si tu es mon grand-père, donne-moi des bonbons."

A ce moment le gamin, qui avait grimpé sur mon bureau, renversa l'encrier en criant:

—Regarde, du poiré....

—Quel gamin, dit le vieillard en riant. Reste tranquille, le monsieur ne te dira rien. C'est arrivé comme je vous le dis, mon ami, ajouta-t-il en se tournant vers moi; je ne pus résister, mes larmes coulèrent, je pris l'enfant, je le caressai, je l'embrassai et maintenant je ne le rendrai pas. Regardez moi quel garçon, cette taille, ces yeux. Viens près de moi, mon fils.

—C'est vraiment un bel enfant.

—N'est-ce pas, n'est-ce pas? dit-il tout ému. Il ne faut pas que la déclaration paraisse. Y a-t-il un moyen quelconque? me souffla-t-il timidement.

—Oh! oui, il faudrait faire imprimer un autre bulletin.

Il était tellement heureux qu'il me sauta au cou.

—Et qu'est-ce que cela coûtera? demanda-t-il avec vivacité.

—Environ quarante florins. Je tâcherai d'arranger l'affaire.

—Que cela coûte n'importe quelle somme, s'écria-t-il, dites-le-moi, je paierai tout ce qu'il faudra. On ne le saura autrement pas?

—Aussi vrai que le soleil nous éclaire.

—Alors, à la volonté de Dieu. Viens, mon petit ami, donne-moi la main, là, comme cela.... Au revoir, mon cher ami, si vous avez besoin de quelque chose ici ou au ministère, vous n'avez qu'à me le dire.

—Je vous remercie.

J'eus le pressentiment que cette promesse serait tout ce que j'aurais.

Le vieillard ne se trouve plus sur mon chemin, il m'évite et en société il s'éloigne de moi.

Le vieux fou croit qu'il me doit quarante florins, tandis qu'au contraire c'est moi qui lui dois onze florins et demi.

Traduit du hongrois par E. HORN

(1) Nom familier que les enfants donnent aux parents et aux amis.

Madame, à Baptiste, qui est en train de décrotter une paire de bottines:

—Baptiste, ne sifflez donc pas aussi abominablement que vous le faites, et surtout des airs aussi communs.

Baptiste, se redressant:

—Mais, madame n'espère point, sans doute, que je siffle des mélodies d'Auber lorsque je cire des bottines. Cela viendra plus tard, lorsque je nettoierai l'argenterie.

Le froid de l'autre jour, sans être excessif, a inspiré heureusement cet excellent Calino.

Il était en contemplation devant un thermomètre, lorsque passe un de ses amis qui, le reconnaissant, lui frappe doucement sur l'épaule.

—Que fais-tu donc là?

—Ah! répond sérieusement Calino, je voulais m'assurer si j'avais vraiment froid.

Madame revient du théâtre.

—Comment, Marie, à cette heure, vous lisez encore des romans et vous me brûlez deux bougies!

—Pardon, madame, je n'en brûle qu'une. Il y a à peine un quart d'heure que j'ai coupé la bougie en deux.

LE FOIE A L'AIL

A la ferme de Lacreuzade, demeurait un paysan nommé Caddéron, qui passait pour l'homme le plus gourmand de la paroisse.

Sa réputation était grande. On se racontait ses hauts faits dans la contrée. Quoique Caddéron fût illettré, le curé avait cru devoir lui offrir un fauteuil au conseil de fabrique, et les enfants qui le rencontraient sur les routes le saluaient avec respect, en mettant leur béret très bas, comme devant M. le juge.

Caddéron avait mangé dans sa vie un kilomètre et demi de boudin. Cet exploit était connu dans le pays qui s'en montrait fier. Pendant une quarantaine d'années, Caddéron avait eu faim à toute heure. Il semblait avoir un sens spécial qui lui faisait découvrir, dans la campagne, les maisons où un grand repas se préparait. Il sentait sûrement la chair fraîche, et les vieilles femmes disaient qu'il y avait eu un ogre, jadis, dans ses ancêtres.

Donc, une demi-heure avant de se mettre à table, les paysans qui donnaient un dîner de fiançailles, de noces ou de baptême, voyaient arriver Caddéron devant leur ferme. Le vieux gourmand demandait à la maîtresse de maison si elle n'avait pas d'anciennes faïences à vendre, par hasard...... Caddéron parlait alors d'un prétendu cousin, antiquaire à Toulouse, et mettant ses lunettes sur son nez il regardait toutes les assiettes étalées sur la table.

Avant qu'il eût fini sa laborieuse tournée, on le priait généralement de s'asseoir.

Le coup des "Vieilles faïences" servait pour le dehors. Chez lui, Caddéron avait le coup du "chat" qui était non moins admirable.

Quand il se trouvait seul à la cuisine, quelques minutes avant le dîner, le paysan ôtait ses sabots et s'en allait voler les meilleurs morceaux dans les plats, en criant, très fort, pour que la cuisinière entendît: "Au chat!... Ah! le filou!...... Qu'est-ce qu'il vient de prendre!...... Attends, voleur!.... Vais te tuer!"

Mais, vers la soixantaine, Caddéron fut très malheureux. Il ne put plus manger! Son estomac ne voulut plus de boudin et se mit sens dessus dessous à la moindre noce. Caddéron devint un vieillard triste et ratatiné, dont la bouche énorme, très enfoncée sous les narines, semblait une crevasse entre ses petites joues.

Alors l'ancien gourmand goûta un plaisir atroce à voir manger les autres. Son fils Justin, sa belle-fille Poutoune, ne purent plus faire un repas sans qu'il fût derrière eux, à surveiller leur mastication. Son plus grand supplice était d'entendre parler des noces auxquelles on ne l'avait pas invité. Et quoique cela l'exaspérât, il voulait savoir la composition des menus, la grandeur des portions, l'abondance des mets, le nombre des paysans en ribotte; et à ces récits ses yeux s'allumaient comme ceux d'un chien malade quand il voit des chats ronger des os.

A la ferme, tous, parents et domestiques, étaient au courant de ses manies. Aussi, lorsque Caddéron était aimable, ses proches s'abstenaient de parler de victuailles, et déclaraient bien haut qu'ils n'avaient pas d'appétit.

Mais quand, au contraire, on avait fortement à se plaindre du vieux, on entreprenait pour se venger, le récit de festins imaginaires, de noces copieuses, de mangeailles pantagruéliques auxquelles on faisait mine d'avoir pris part; on appuyait sur la dimension des gigots, la saveur des sauces, la tendresse des agneaux ou des chapons.... et Caddéron devenait pâle comme un mort.

* * *

Or, un lendemain de Noël, Caddéron—qui allait avoir quatre-vingts ans tantôt—se chauffait, seul, dans la cuisine de Lacreuzade.

Son fils Justin et sa belle-fille Poutoune étaient partis, la veille, pour réveillonner à la ville, chez une bouchère de la parenté. Sans doute, c'avait été un réveillon extraordinaire; ni Justin, ni Poutoune n'étaient rentrés.

Le vieux Caddéron, les yeux luisants, attendait des détails avec impatience. Il se levait toutes les cinq minutes, allait regarder sur la route, puis rentrait en mettant chaque fois un fagot dans le feu.

A quatre heures, le foyer fut si grand, que l'unique chat de la maison dut se reculer jusqu'au milieu de la cuisine, où il ronronna les yeux fermés.

Caddéron, le sang gelé, se tenait devant les flammes, recroquevillé et les paumes en avant, sans rien sentir.

Au crépuscule Justin et Poutoune rentrèrent. Alors, Caddéron fut très heureux et ses narines palpitèrent comme s'il avait flairé, sur les vêtements des réveillonneurs, un peu de l'odeur des victuailles englouties.

—Venez donc vous chauffer, Poutoune! dit-il paternellement, en offrant une place à son côté. Mais sur le seuil, Poutoune s'arrêta:

—Ah bien! s'écria-t-elle, il y a de quoi se chauffer en effet!

Les flammes atteignaient deux mètres de hauteur dans la cheminée énorme.

—Etes-vous fou, pauvre homme? mais vous avez dû brûler tout le bois de la maison. On cuit à dix pas! Retournez-vous au moins de temps en temps!

Mais, quand elle constata qu'une nappe, étalée sur une chaise avait été roussie, Poutoune ne plaisanta plus; elle entra dans une grosse fureur. Et c'est un quart d'heure après seulement que Caddéron osa demander, bien bas, à sa belle-fille:

—Eh bien, comment ça s'est-il passé hier soir?.....

—Quoi?

—Chez la bouchère!.... Le réveillon?

—Parfaitement! répondit Poutoune, sans décolérer.

Puis, très haut, pour exaspérer son beau-père et le punir d'avoir gâché tant de bois:

—Un réveillon magnifique! Beaucoup de fricot!

—Ha! ah!.... fit Caddéron alléché. Du veau, sans doute?

—Du veau! du bœuf! du mouton!

—Du mouton aussi?

—Et de la dinde!.... Et puis du boudin!......

—Diantre!

—Un repas étonnant! Trente-quatre kilogrammes de viande.... Ça n'était pas fini à l'aube!....

Bouche béante, Caddéron écoutait.

—Et c'était préparé!.. continua Poutoune, lyrique. Il y avait une cuisinière de la ville qui est placée dans un restaurant à quatre francs par tête!....Ah! quelle femme! Ça pourrait servir chez des princes! Nous avons repris trois fois de chaque plat! Et ça sentait bon dans toutes les pièces! On aurait léché les murs!.... Dans huit jours ça parfumera encore!.... Des gens s'arrêtaient sur la route, pour renifler! Et il y en avait, il y en avait!.... On était obligé de se lever tous les quarts d'heure et de faire un tour de table pour se tasser! La bouchère, mise sur la bascule, pesait six livres de plus au dessert!...... Quant à son mari....

Poutoune parla longtemps, longtemps, d'une voix de plus en plus enthousiaste, avec des locutions de plus en plus colorées. Elle insista sur les dimensions des rôtis, le parfum des volailles, la magnificence des pâtés, l'ampleur gigantesque du boudin, grand "comme une roue de brouette!" Certainement Justin et elle ne pourraient rien manger de longtemps! "Ils avaient fait provision pour une semaine.

Des fêtes comme cela, il n'y en a pas deux dans l'existence!....

En devisant ainsi, Poutoune avait vaqué aux diverses occupations du ménage.

Tout à coup, ayant voulu regarder le vieux Caddéron, elle s'écria:

—Ah! mon Dieu!...... que faites-vous?

Caddéron s'était écroulé sur son fauteuil.

Le récit du réveillon lui avait produit trop d'effet.

* * *

Alors la paysanne s'alarma.

Elle secoua son beau-père:

—Qu'avez-vous donc?.... Mais qu'avez-vous donc?.... Justin! viens vite!... viens le réveiller!.... Ah! pauvre Caddéron! pauvre papa!

Le vieux ne remuait point. Il n'entendait rien. Il respirait à peine. On le prit, on l'emporta sur son fauteuil, on le coucha dans son lit. Poutoune tremblante, tourmentée de remords, dit à son mari:

—Va chercher les voisins, vite!

Elle fit passer la burette du vinaigre sous les narines du vieillard.

Ensuite elle lui imbiba les lèvres avec un peu de vin blanc. Enfin, elle lui frotta les tempes avec une serviette chaude....

Caddéron ne semblait pas revenir à la vie.

Poutoune pleura. Après tout, il n'était pas méchant, le vieux! C'était un brave homme qui avait ses défauts comme tout le monde. Et puis à cet âge, il faut pardonner bien des choses....

Sait-on jamais ce qu'on deviendra?...

Elle se lamentait, en essayant, toujours en vain, de faire cesser la léthargie de son beau-père.

Elle eut une inspiration.

Si elle faisait cuire un foie de canard? Un bon foie de canard à l'ail!.... Cela parfumerait toute la maison! Cela répandrait une odeur si pénétrante que Caddéron—qui l'aimait tant—se réveillerait peut-être?...

Elle avait tué, trois jours auparavant, les canards, savamment gavés, de la ferme! Et elle avait obtenu neuf foies superbes,—la spécialité du pays,—qu'elle se proposait d'aller vendre le lendemain au marché de la ville.

Poutoune prit le panier d'osier qui les contenait, choisit le plus beau, le plus lourd, le plus tendre, le mit rapidement dans une longue poêle en cuivre, avec un peu de graisse, d'ail et de persil; et en cinq minutes, toute la maison fut embaumée.

Poutoune espéra. Elle ouvrit, toute grande, la porte qui faisait communiquer la cuisine et la chambre de Caddéron. Plusieurs fois, elle promena la poêle chantante devant le lit du vieillard, en projetant, avec son souffle, la fumée exquise dans les rideaux.

Cela n'opéra point.

Alors la paysanne plaça une petite table près du lit, posa une assiette dessus, renversa le foie odorant et cuit à point, qui baignait, comme une île tendre, dans un lac doré, elle ouvrit le foie, écrasa sa chair délicieuse pour répandre son ineffable odeur, puis imita, à l'aide d'une fourchette, le bruit d'un homme glouton qui mangerait.

Caddéron ne bougea pas.

Poutoune fondit en larmes. Trois voisins étaient arrivés. Ils s'approchèrent du malade lentement, avec une mine défiante, et regardèrent de leurs grosses prunelles curieuses. Ils tâtèrent un peu, demandèrent à voix basse comment le malheur était survenu, puis ayant pris connaissance des multiples efforts tentés par Poutoune, ils secouèrent la tête d'un air peu rassurant. L'un courut chercher le médecin, l'autre alla sonner chez le curé, le troisième partit pour aviser les parents des communes voisines.

Poutoune et Justin sanglotaient.

Comme le vent glaçait à travers les volets disjoints de la chambre de Caddéron, ils allèrent se chauffer, en se désolant.

A dix heures du soir, Poutoune leva brusquement la tête.

—N'as-tu pas entendu quelque chose? demanda-t-elle à son mari.

—Non; qu'est-ce qu'il y a?....

—Chut!

Soudain une voix lointaine s'éleva:

—Gredin!.... grogna cette voix.

Justin et Poutoune tressaillirent.

—Gredin de chat! attends, voleur! fit!....

Poutoune poussa un cri de stupéfaction; le chat dormait sur la plaque chaude de la cuisine.

—Imbécile que j'étais! s'exclama la paysanne. Triple imbécile!....

Elle courut vers la chambre.

—Le chat, tenez!.... grommelait Caddéron en se remettant sous les couvertures et en dissimulant assez mal sa bouche remplie.... Il vient de prendre la moitié de ce foie!.... Ah! le gueux! Il s'est échappé par cette porte!....

Et, se retournant vers le mur:

—Je le tuerai demain! Le tuerai!

Caddéron, réveillé par l'irrésistible arome, avait cru bon de renouveler son vieil exploit.

Mais, cette fois, Poutoune fut si heureuse, qu'elle fit semblant d'ajouter foi aux paroles du vieux gourmand, et qu'elle laissa le reste du foie sur la petite table, avec un verre de vin blanc,—pour le chat.

JEAN RAMEAU.

Humour britannique.

Dans un café-concert de Londres, on joue, en ce moment, une sorte de parade dans laquelle un acteur comique demande à l'un de ses camarades:

—Quelle est, à ton avis, la ville la plus boueuse du monde?

—C'est Liverpool, reprend l'autre, et j'en parle avec expérience; je m'y promenais, l'autre jour, et voilà que je laisse tomber un schelling dans la boue; il s'y enfonce et disparaît. Je fouille avec ma canne pour le retrouver, je creuse la boue tant que je peux, et à la fin je tape sur quelque chose de dur. C'était la tête d'un gentleman embourbé. Et comme je m'étonnais de la voir enfoncée si profondément, elle me répond:

—Si ce n'était que cela! mais je suis sur une impériale d'omnibus!

Un épicier calcule, avec son apprenti, la recette de la journée.

—Patron, voici une pièce fausse dans la caisse.

(Furieux).—Quelle escroquerie!

—Faut-il la porter à la police?

(Avec dignité).—Les honnêtes gens n'ont rien à faire avec la police. Nous la ferons passer à la prochaine occasion.

On parle, à un Marseillais, d'un de ses amis, et on ajoute:

—Il est de Marseille, n'est-ce pas?

—Non, répond le Phocéen d'un air dédaigneux, il n'est "que" de Tarascon!

A la cour d'assises.

Le président.—Vous êtes accusé de tentative de déraillement. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense?

L'accusé.—Mon président, ma belle-mère était dans le train.

L'Hon. C. Edwards Lester

Ancien Consul des Etats-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit:

[New-York, le 1er Août 1886, 122 E. 27th st.]

Aux Drs. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.,

Messieurs:—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'exposé des faits suivants:

Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'Hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nouveau pour expectorer. Pendant ces années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servît à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume ou de mal dans la poitrine, et chaque fois, invariablement, je fus soulagé. Ceci se passait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes; dans les cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphthérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en légères doses mais fréquentes. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment crus bronchites et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecines.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 11 janvier 1890.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$3,177,523 00	$388,772 00
Même temps la semaine dernière	2,290,304 00	259,005 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banque.

MONTAIR — souverains Victoria, $4 86@4 89; 20-marcs, $4 65@4 75; 20-francs, $3 80@3 90; doublons espagnols, $15 45@15 60; doublons mexicains, $15 40@15 60; 25-pesetas espagnols, $4 70@4 80; 20-pesos mexicains, $19 50@19 60; ou mutilé américain, 90@95c; ... léger américain 97 à 99 c. dollars mexicains, 74 1/4@75 1/2; sols péruviens, 73@74; pesos chiliens, 73@74; argent mutilé américain, 90c. par oz; 5-francs, 95@98c.; argent anglais, par £, $4 90@4 93; billets de la Banque d'Angleterre, $4 90@4 95; billets de la Banque de France, 19@19 1/2c. ...; billets, 23@24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en bonne demande et stable.

Papier exceptionnel 8
.... A1 .... —@8
Prêts sur garanties collatérales .... 5@7
Time .... do .... —@7
Papier hypothécaire .... —@8

New York—Taux de l'argent 3 pour cent.
Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 6; consols 96 15/16 à 97 5/16; argent en lingots 44 1/2; U. S. 4's 129 1/4.
Paris—Rentes 87.75.

CHANGE.

REICHSMARKS—Commercial $4 1 1/16
STERLING—Calme.
Commercial (60 jours) .... 480 1/4@481
... (60 jours) 484
Les FRANCS sont calmes.
Francs de commerce (60 jours) 5.23 3/4
Traites de banque (60 jours) 5.19 3/8
Le CHANGE à VUE SUR NEW YORK est ferme.
Traites de commerce $1 00 d'escompte.
Traites de Banque pair.
Les banques tirent des chèques au pair pour le taux de collection.

VENTES À LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Appel de 11 a. m.
$7,000 Louisiana 4's 94 1/2
$6,000 Louisiana 4's 94 1/2
$2,000 Extended Crescent 109 1/4
125 actions Georgiana Mining Co 15c
Entre les appels de 11 a. m. et de 1 p. m.
$15,000 Louisiana 4's 94 1/2
$4,000 Louisiana 4's 94 1/2

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

	Valeur au pair	Offre	Demande
Banques.			
American B'k	100	103	....
Bank of Commerce	10	11 1/4	11 1/2
Canal & Banking Co	100	170 1/2	175
Citizens	100	36	....
Germania National	100	....	....
Germania Savings	100	172	....
Hibernia National	100	177	....
Louisiana National	100	199	....
Metropolitan	100	153	158
Mutual National	100	143	....
N O National	100	680	....
People's	100	....	....
State National	100	135	150
Union National	100	143 1/2	....
Whitney National	100	....	....
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins	100	....	56
Factors	50	....	....
Germania Ins Co	100	121	....
Hibernia Ins	100	40	....
Home Ins	100	98	....
Lafayette	100	72 1/2	....
Merchants' Mutual	100	80	....
Mechanics' and Traders	100	126	....
N Orleans Ins As	100	27 1/2	30
N Orleans Ins Co	100	20 1/2	21 1/2
Sun Mutual Insurance	100	102 1/2	105
Southern Ins Co	100	....	....
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	112	....
Crescent City	100	93 1/4	94
Canal and Claiborne	40	....	....
New Orleans City	100	115 1/2	118
Orleans	100	70	71 1/2
St-Charles Street	50	96	....
Actions diverses.			
Hanville Oil Works Co	100	....	....
O C Slaughterhouse	100	56	57
Imp Bonded Warehouse	100	....	....
Jeffer City Gas Light Co	100	90	95
Consumers' Ice Co	100	105	....
Louisiana Ice Mfg Co	100	....	....
La Sugar Lottery Co	....	....	....
La Oil Co	100	....	....
Metairie Olmsted Ass	100	....	....
N O Gas Light Co	100	109	104 1/2
N O Waterworks Co	100	93	94
Planters Crescent Oil Co	100	....	....
Sugar Shed Co	50	36	....
Southwestern Brush Electric Light Co	100	....	....
Louisiana Electric L't Co	100	....	....
Jockey Club	100	....	....
Crescent City Brewing Co	100	....	....
Bons d'Etat.			
Louisiana 4's	....	94 1/2	94 3/4
Louisiana 3's	....	....	....
Bons de ville.			
Premiums	....	142 1/2	150
Premium drawn number	....	203 1/2	210
Privilège en Premiums	....	....	....
Consolidated 6's	....	....	....
Crescent	....	109	....
Consolidated Extended	....	106	....
Crescent	....	109 1/4	109 3/4
Extended 6's	....	103	....
Railroad	....	....	....
Waterworks	....	....	....
Park	....	....	....
City 6 0/0 certificates	....	102	....
City 6 0/0 Cts for Consol Coup	....	106	....
City 5	....	104 1/4	105
City 7's old	....	112 1/2	113 1/2
new	....	....	....
gold	....	....	....
Bons divers.			
U S 4 0/0	....	....	....

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 6,500 balles, comprenant 1,300 à arriver.

Le marché est ferme.

Les cotons tachés sont de 1/2 à 3/4c plus bas que ces cotes blanches.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	8 9/16	8 1/2
Ordinary	9 1/16	9
Good Ordinary	9 1/2	9 7/16
Low Middling	9 3/4	9 11/16
Middling	10 5/16	10 1/4
Good Middling	10 3/4	10 11/16
Middling Fair	11 1/2	11 7/16
Fair	[illegible]	[illegible]

FUTURS.

Stables. Janvier 10,08 à 10,10; février 10,09 à 10,10; mars 10,15 à 10,16; avril 10,22 à 10,23; mai 10,29 à 10,30; juin 10,36 à 10,37; juillet 10,42 à 10,44; août 10,43 à 10,45; septembre 9,90 à 10,01; octobre 9,62 à 9,65; novembre — à —; décembre — à —.

Les ventes comprennent 45,900 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à Galveston 9 15/16; à Mobile 10; à Savannah 9 15/16; à Charleston à 10; à Wilmington 9 3/4; à Norfolk 10 1/16; à Baltimore 10 1/4; à Boston à 10 3/8; à Philadelphie 10 3/4; à Memphis —; à Augusta 10.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Stable. Coton: Middling Gulf 10 3/4.

FUTURS.

Fermes. Janvier 10,41 à 10,42, février 10,44 à 10,45; mars 10,52 à 10,53; avril 10,60 à —; mai 10,66 à 10,67; juin 10,71 à 10,72; juillet 10,77 à 10,78; août 10,81 à 10,82; septembre 10,38 à 10,39; octobre 10,09 à 10,11; novembre — à —; décembre — à —.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 1,492,290 balles; même temps l'année dernière, 1,232,243 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 4,501,281 balles; même temps l'année dernière, 3,977,190 balles.

EXPORTATIONS À L'ÉTRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 1,153,640 balles; même temps l'année dernière, 792,310 balles; de tous les ports des Etats-Unis, 2,352,291 balles; même temps l'année dernière, 2,078,479 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 361,995 balles; même temps l'année dernière, 353,363 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 986,225 balles; même temps, l'année dernière, 876,387 balles.

MARCHE DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Ferme. Coton—5 13/16 pour le Middling Américain.

FUTURS.

Fermes.

MARCHE DU HAVRE.

SUR PLACE.

S'affermissant. Coton—71 fr. pour le Bas Ordinaire (sur place), 69 1/2 fr. pour le Très Ordinaire (sur place), 67 1/2 fr. pour le Bas (sur place).

FUTURS.

Fermes.

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange:

Ventes 447 boucauts et 293 barils de sucre et 904 barils de mélasse.

Recettes 333 boucauts de sucre, 261 barils de sucre, 861 barils de mélasse.

OPEN KETTLE—Actif et fort. [illegible]

CENTRIFUGAL—Ferme. [illegible]

MELASSE—Open kettle fort. [illegible]

CENTRIFUGAL—Fort. [illegible]

NOUVEAU SIROP—26@30

RIZ.

Ventes — Sacs riz brut —; barils riz émondé 877.

Recettes — Sacs riz brut 657; barils riz émondé 150.

RIZ ECALE—Stable. [illegible]

RIZ BRUT—Inactif. Cotes du riz brut: $2 00 à 3 46.

RIZ POLI—$19 00 à 14 00.

SON—$9 00 à 10 00.

FARINES.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse:

FARINE—Stable. Patente $4 50 à 4 80; extra fancy $4 00 à 4 10; fancy $3 75 à 4 00; choix $3 25 à 3 50 le baril.

FARINE DE MAIS—$1 90 à 1 95.

HORS DE LA BOURSE.

[illegible]

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS — On cote 37 à 38 pour le blanc, 37 à 38 pour le mêlé et — à 38 pour le jaune.

AVOINE — No 2 de l'Ouest — à 31; choix — à 32; Red Rust Proof 32 à 36.

SON—65 à 67 1/2.

FOIN—Prime $12 00 à 14 50. Choice $15 50 à 16 50; Strictly Prime — à —; Fancy nominal.

HORS DE LA BOURSE.

Les petits lots se vendent aux prix suivants: mais 2 à 4c de plus par boisseau; avoine 2 à 4c de plus par boisseau; son 5 à 8c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonne.

PROVISIONS

A LA BOURSE

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros:

Les provisions sont à peine stables.

MESS PORK—$10 25 à 10 50.

VIANDES SALEES SECHEES — [illegible]

BACON — [illegible]

GRAISSE—En tierçons raffiné, 5 1/2 à —; prime steam — à —.

JAMBON—10 1/2 à 11.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros; les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc, et de 1/4 à 1/2c pour les autres articles provenant du porc.

HORS DE LA BOURSE.

PRODUITS DIVERS—Jossing—Pork, bbls—Prime mess $9 50 à 9 70; ... $10 00 à 10 25; extra prime and rusty $8 75 à 9 00.

[illegible]

EPICERIES.

[illegible]

FRUITS ET NOIX.

[illegible]

ETRANGERS—[illegible]

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton—[illegible]

TOILE D'EMBALLAGE—Jute Bagging—[illegible]

COTTON BAGGING—[illegible]

COTTON TIES—[illegible]

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

[illegible]

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES—[illegible]

NAVAL STORES—[illegible]

CHARBON

PITTSBURG—[illegible]

ALABAMA—[illegible]

VINS ET LIQUEURS.

ALCOOL—Le gallon .... 1 25@ 1 40

BRANDIES—Du pays, le gal. .... 1 50@ 2 00

Pêche—vieux, le gallon .... 1 25@ 2 50

Pomme .... 1 25@ 2 50

COGNAC—Importé — 1862, le gallon .... —@ 4 50

[illegible]

WHISKY—Rectifié de la Louisiane, 90 0/0 de preuve, par gallon .... 1 05@ 1 10

Ouest .... 1 05@ 1 10

[illegible]

QUINCAILLERIE.

[illegible]

MATERIAUX de CONSTRUCTION

Yard Spot Quotations.

[illegible]

MARCHE AUX BESTIAUX

[illegible]

CHEVAUX ET MULETS

Chevaux communs	$ 60@120
Bons chevaux de trait	125@150
Chevaux de selle et de voiture	250@400
Mulets pour habitations sucrières	175@200
Mulets, qualité moyenne	140@175
Mulets pour coton	100@125
Mulets communs	40@ 75
Bons mulets de ville	[illegible]

S. GARDES, PRESID'T. W. W. GIRAULT, CAISSIER.

AMERICAN NATIONAL BANK

47 RUE DU CAMP.

Fait les affaires de banque en général et vend du change, en sommes au gré des acheteurs, sur toutes les principales villes d'Europe, d'Angleterre et du Continent européen.

18 juil—1an—dim. merc. vend.

VAPEURS.

Mandeville, Lewisburg et Madisonville.

LE STEAMER NEW CAMELIA

A partir du 17 octobre 1889, quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain partant de la gare de l'avenue Elysian Fields:

MARDI, à l'arrivée du train de 3 P. M.
JEUDI, à l'arrivée du train de 3 P. M.
SAMEDI, à l'arrivée du train de 4 P. M.

De retour il quittera Madisonville:

LUNDI, à 6 A. M.
MERCREDI, à 6 A. M.
VENDREDI, à 6 A. M.

EXCURSIONS.

Tous les DIMANCHES, à l'arrivée du train de 8 A. M.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, au pied de la rue Girod.

W. G. COYLE & CIE., Agents.

14 avril— No. ... Carondelet.

COMPAGNIE GENERALE

TRANSATLANTIQUE

Entre New-York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite sur le continent (cabines pourvues de connection lumières électriques), partiront de la jetée No 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, tous les samedis.

LA NORMANDIE, Collier, samedi, 11 janvier
LA BOURGOGNE, Frangeul, samedi, 18 janvier
LA GASCOGNE, Santelli, samedi, 25 janvier.

Prix de passage pour le Havre.

Vin compris dans toutes les classes.

Première cabine..........$80 et $100 et au-dessus, selon les accommodations.
Deuxième classe..........$60
Entrepont, $26, avec ameublement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.
Billets, aller et retour, à prix réduits.

Pour fret et passage, s'adresser à J. B. DODART, Agent principal à la Nlle-Orléans, 61 Carondelet.

LIGNE CROMWELL

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT

Partant Mercredi, 15 janvier, à 8 A. M.

Cette ligne se compose des steamers suivants:

KNICKERBOCKER. HUDSON.
LOUISIANA. NEW ORLEANS.

Le steamer LOUISIANA, Capt. Gager, partira de son quai, au pied de la rue Toulouse.

ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. C.

Passage—Cabine..........$40
Entrepont..........20

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

Pour fret ou passage s'adresser à ALFRED MOULTON & CO., Bureau Carondelet No 41.

CHEMINS DE FER.

Queen and Crescent Route,

qui la plus courte de 96 milles entre la Nouvelle-Orléans et Cincinnati.

Temps, 27 heures.

La route la plus rapide, la ligne la plus courte, via Chattanooga, pour aller aux Carolines et en Virginie, Richmond, Washington, Baltimore, Philadelphie et New-York. La ligne courte, via Cincinnati, pour aller à Chicago, Cleveland, Buffalo, les Chutes du Niagara et le Canada, New York, Boston, les Monts Adirondacks et White, et tous les points dans le Nord et dans l'Est.

Comparez notre itinéraire avec celui des autres lignes.

	No 2, Limited.	No 6, Fast Mail
Part de la N.-Orléans	8:40 a.m.	8:00 p.m.
Arrive à Meridian	3:40 p.m.	4:00 a.m.
Arrive à Akron	6:12 p.m.	7:45 a.m.
Arrive à Birmingham	9:00 p.m.	11:20 a.m.
Arrive à Attalla	11:00 p.m.	1:50 p.m.
Arrive à Chattanooga	2:00 a.m.	5:00 p.m.
Arrive à Bergin	10:55 a.m.	3:05 a.m.
Arrive à Lexington	12:00 p.m.	5:25 a.m.
Arrive à Cincinnati	3:30 p.m.	9:30 a.m.

Bureau des tickets à la N.-O., 24 ... Charles.

J. M. KNIGHT, Ticket Agent.
D. G. EDWARDS, Gen'l Pass. Agent, Cincinnati, O.
R. H. GARRATT, Div. Pass. Agent, New Orleans.
J. J. O'DONNELL, Pass. Agt.

24 mars—

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans, du Texas et de la Californie.

Southern Pacific Co. Atlantic System via Morgan's La. & Tex. R. R. Co.

Départ de la N-Orléans	Arrivée à la N-Orléans
Pacific Express, daily.......7:15 am	Atlantic Express, daily.......8:10 pm
San Antonio Express, daily..7:30 pm	San Antonio Express, daily.......[illegible]

Chars-dortoirs entre New-Orléans et San Francisco par l'Atlantic and Pacific Express. Pullman sleepers entre la Nlle-Orléans, Galveston et Dallas par le San Antonio Express.

Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de ce point. Billets à vendre et places dans les chars-dortoirs à retenir tous les jours au bureau coin Magazine et Natchez.

A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager.
H. F. SCHRIEVER, Traffic Manager.
W. G. WATSON, Gen. Pass. Agt.

27 mai—1an

L'INDEPENDANCE

BELGE,

Edition d'Outre-Mer,

Paraissant toutes les semaines et comprenant 10 PAGES DE TEXTE grand format.

La seule publication en langue française destinée spécialement à tous les pays d'Outre Mer et donnant le Résumé hebdomadaire du mouvement politique, artistique, littéraire, scientifique, industriel et commercial du monde entier.

Tableau graphique des transactions commerciales sur toutes les places, cours, marchés, etc.—Correspondances spéciales de toutes les capitales, modes, variétés etc.—Romans drames ... inédits des premiers auteurs contemporains.

A chaque numéro est joint un supplément ... [illegible]

Le meilleur marché le plus répandu, le mieux informé des grands journaux européens en langue française.

PRIX D'ABONNEMENT:

Trois Mois.	Six Mois.	Douze Mois
FR. 15.	FR. 30.	FR. 60.

CONDITIONS

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un mandat sur la poste ou lettre à vue sur Bruxelles, Paris ou Londres. Les abonnements commencent le 1er ou le 16 de chaque mois.

Envoi gratuit de numéros spécimens à toute personne qui en adressera la demande écrite à l'Administration:

17, rue des Sables, Bruxelles.

On demande de bons agents.

8 sept—1f pr. m le dim.

BASILE BARES

FACTEUR DE PIANOS,

84 Rue Royale, Nlle-Orléans

—SEUL AGENT POUR LES—

PIANOS GAVEAU, DE PARIS

Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame double répétition, ... pour la solution de l'accord. ... richesse un velouté et une pureté de son ...

Accords et réparations de pianos une spécialité.

20 mars—

FEUILLETON.

No 3. Commencé le 5 janvier.

Pour les faire mentir

PAR J. COLOMB.

VII

SUR LE FURET.—OÙ GEORGES EST REMPLACÉ PAR HILAIRE.—ARRIVÉE À HONFLEUR.—L'OMNIBUS DE VILLERVILLE.—LA DEMEURE DE LA MÈRE PERSIL.

(Suite.)

"Embarque! embarque!" cria le passeur qui attendait dans son bateau; et la mère Marguerite pressa Georges de descendre. Georges me dit adieu tristement; il croyait la mère Persil installée à Duclair et il s'imaginait que nous ferions de bonnes parties ensemble. Moi aussi j'étais très fâché de le quitter; mais la séparation se fit si vite que je n'eus pas le temps de m'attendrir et puis je n'étais pas fâché de rester sur le *Furet*.

Quand nous fûmes repartis et que je cessai de voir Georges debout sur le quai de Duclair, agitant son mouchoir à ... en signe d'amitié, je songeai à regarder le petit-fils de la mère Persil. Il était grand et fort, il avait la peau hâlée et les joues rouges avec des taches de son sur la figure; ses yeux étaient bleus et gais, ses cheveux roux et il avait la physionomie de quelqu'un qui aime à ... et qui ne demande qu'à rire. Je pensais que je m'entendrais bien avec lui; ... ...

La mère Persil ... pour faire connaissance avec Hilaire: j'espère que vous serez bons amis. Hilaire, ce petit garçon va demeurer avec nous; tu ne te plaindras plus de ne pas avoir de camarade pour jouer. Embrassez-vous, mes enfants!

Nous nous embrassâmes. A sept ans, cela ne tire pas à conséquence. Il se passa quelque temps avant que la conversation s'engageât entre nous. Pourtant, je ne sais lequel dit le premier mot, mais il est sûr qu'avant d'arriver à Caudebec nous jasions comme des merles.

Je savais qu'Hilaire avait perdu ses parents et que sa grand'mère l'élevait; qu'elle demeurait auprès de Villerville, un pays au bord de la mer, et qu'elle y avait une petite maison, une cour, une vache et des poules et aussi des oies et des canards, quand l'été n'était pas trop sec et qu'elle ne manquait pas d'eau.

Et Hilaire savait que j'étais orphelin comme lui, mais que je n'avais pas de grand'mère et que je venais de passer huit jours à l'hospice où l'on m'avait donné à manger tant que j'avais faim et de beaux vêtements tout neufs.

—Tu es un enfant de l'hospice, alors? me dit Hilaire.

—Je pense que oui, comme Georges; tu sais, Georges, le petit qui était sur le bateau avec la mère Marguerite?

—Oh! pas tout à fait. Il était malade quand je suis arrivé avec grand'mère; mais on en parlait chez le cousin Rémi. Lui, il est enfant trouvé, il ne connaît pas ses parents; et toi tu as connu les tiens, ce n'est pas la même chose.

—Oui, je les avais connus! et même il y avait si peu de temps que ma mère m'avait quitté.... Je baissai la tête et me mis à pleurer en murmurant: "Maman!"

—Es-tu bête! je ne voulais pas te faire de chagrin! reprit Hilaire. Allons, ne pleure plus: tu verras comme nous nous amuserons là-bas.... Et puis, on n'est pas bien malheureux d'être enfant de l'hospice; quand on est grand, on est son maître, on fait tout ce qu'on veut, et personne ne vous empêche de vous amuser.

Je ne répondis pas, parce que je n'aurais trop su que dire. Je devinais dans les paroles d'Hilaire un certain dédain pour les enfants qui n'avaient pas connu leurs parents, et cela me faisait de la peine à cause de Georges, qui était de ceux-là, et que j'aimais. Et puis, cela ne me consolait guère, l'idée d'être mon maître quand je serais grand. Est-ce que ma chère maman m'aurait empêché de faire ce que je voulais? Elle qui ne cherchait qu'à me faire plaisir tant qu'elle pouvait!

Je continuai à écouter Hilaire et à le regarder: il avait la figure la plus gaie qu'on pût voir, et il plaisantait à propos de tout. Même je le trouvais un peu trop gai. Une petite fille boiteuse qui se trouvait sur le bateau vint à tomber en voulant changer de place; Hilaire se mit à rire et à la contrefaire, et je trouvai que c'était méchant. Je n'osai pas le lui dire, mais je pensai que j'aurais de la peine à l'aimer.

La rivière devenait de plus en plus large; le voyage dura longtemps, pas trop pour moi, qui me trouvais si heureux sur le bateau; mais à la fin la mère Persil me dit:

—Nous arrivons, petit; nous voilà à Honfleur. Regarde: vois-tu la mer, là-bas?

Je regardai, et je vis au bout de la rivière une grande étendue d'eau qui brillait au soleil comme un miroir.

—C'est beau, n'est-ce pas? reprit la mère Persil. Tu la verras bien mieux tout à l'heure.

Le *Furet* entra dans le port d'Honfleur, et nous descendîmes avec nos paquets. Je n'eus pas le temps de regarder les maisons; la mère Persil nous emmena bien vite jusqu'à une grande voiture toute attelée, où elle nous fit monter; et tout de suite la voiture partit.

J'étais ravi de joie; c'était la première fois de ma vie que j'allais en voiture; et de l'impériale où j'étais perché, je voyais de si belles choses! la route ne s'écartait presque pas de la mer, qui me semblait encore bien plus grande que tout à l'heure. Et de l'autre côté, c'étaient des arbres, des prairies, des chemins ombragés où il faisait sombre, de belles vaches qui paissaient, des maisons entourées de jardins tout fleuris. Je m'amusais comme un bienheureux, et je ne trouvais plus Hilaire trop gai.

Le ... à l'entrée d'un village, ... voyageurs descendirent. La mère Persil prit ses paquets; elle me donna le plus petit, garda le plus lourd pour elle et chargea Hilaire de celui que m'avait donné la sœur Antoinette.

—En route, enfants! dit-elle, et nous partîmes gaîment.

Le chemin rocailleux, qui grimpait derrière l'église, je l'ai encore devant les yeux du souvenir, comme le jour où je le montais en riant, à la suite de la mère Persil. Hilaire gambadait en avant, la mère Persil, le dos courbé, son paquet sous le bras, se retournait de temps en temps pour me dire:

—Hein, petit, le *raidillon* est rude! Es-tu fatigué? Un peu de courage, tout à l'heure, nous serons chez nous!

Alors je tendais le jarret et je me redressais fièrement; j'avais hâte, moi aussi, d'arriver *chez nous*.

Le chemin monte toujours, entre un haut talus verdoyant à gauche et un mur couvert de lierre à droite; puis le mur finit, et je vois à sa place des prairies en pente, des arbres, puis un bois de pins entre lesquels brille le ciel clair qui commence à devenir rose, car le soleil va se coucher. Nous prenons un petit sentier à gauche: Hilaire s'arrête devant une barrière, la mère Persil l'ouvre et nous fait entrer.

Nous voilà dans un petit jardin où il y a des choux et des pois, et le long de la maison de la verdure qui grimpe.

Au bruit que nous avons fait, une jeune femme est arrivée, qui montre sa tête de l'autre côté d'une haie.

—Bonsoir, voisine Lefourcheux! dit la mère Persil.

—Bonsoir, mère Persil! répond la jeune femme. La vache est rentrée, le lait est dans les terrines, vous avez du pain dans le buffet et de l'eau dans la cruche, et tout va bien chez vous. Bonne nuit! je m'en vais faire souper ma maisonnée!

La mère Persil la remercie. La porte de la maison s'ouvre et nous y voyons paraître un grand vieillard tout ridé, une pipe à la main; il considère la mère Persil avec un air de contentement qui se change en un air de surprise quand il m'aperçoit:

—Hé! femme, dit-il ... me voir, qu'est-ce que tu nous amènes-là? Un enfant!

—Bien sûr que c'est un enfant! répond-elle: il n'y a pas besoin de lunettes pour le voir. Je t'expliquerai ça. Pas moins, ça va bien?

—Ça ne va pas mal! Et toi? et le petit?

—Comme tu vois. Allons, débouche-nous la porte: tu nous empêches d'entrer.... Là! Entre à présent, mon petit Romain; nous voilà chez nous; que le bon Dieu t'y garde une bonne santé.

Elle m'embrasse en signe de bon accueil, et me pousse dans les bras du vieux en murmurant:

—Un orphelin.... un pensionnaire de l'hospice....

Et le vieux dont la figure s'éclaire pousse un ah! de satisfaction et m'embrasse lui aussi; je suis adopté, me voilà maintenant de la famille.

VIII

OÙ L'ON EXPLIQUE AU JUSTE CE QUE C'ÉTAIT QU'HILAIRE ET LA MÈRE PERSIL.—RÉVEIL À LA CAMPAGNE.—LES VOISINS LEFOURCHEUX.—LA PETITE ROSE.

On s'étonnera peut-être de me voir m'en aller avec tant de confiance dans un pays inconnu, sous la garde d'une femme que je voyais pour la première fois. Mais, d'abord, les enfants ne sont pas défiants; et puis, je m'étais trouvé si malheureux, dans la grande salle de l'hospice, si seul, si abandonné, si malheureux que mon cœur s'était donné tout entier, sans réflexion, à la première personne qui avait eu pitié de moi. Hilaire me plaisait moins que la mère Persil, quoique j'eusse été bien en peine de dire pourquoi; mais après tout, je ne trouvais pas désagréable d'avoir ce camarade dans la maison.

Ce que c'était qu'Hilaire et la mère Persil, je ne le savais pas à ce moment-là; je l'appris plus tard, pour entendre parler d'eux.

Ce n'est pas que j'aie jamais pris des informations sur eux; je n'étais pas curieux de mon naturel; mais on s'instruisait sans le chercher, rien qu'à vivre.

Donc, la mère Persil était la femme du père Persil, un brave homme qu'elle menait par le bout du nez et qui ne s'en trouvait pas plus mal. Ils vivaient sur leur petit bien, et ils n'étaient pas pauvres. Ils avaient eu un fils, nommé Eloi, qui avait voulu se faire marin. On ne l'avait point empêché; quand on vit au bord de la mer, on trouve tout naturel d'aller dessus; et le père Persil suffisait à lui tout seul pour cultiver sa terre. Ce fils s'était marié, et il avait eu un enfant, qui était Hilaire.

Eloi Persil était un hardi pêcheur; mais n'avait pas de barque à lui, et pour gagner plus vite de quoi en acheter une, il était parti sur un brick de commerce où il avait une bonne paye. Mais il n'était jamais revenu, le pauvre homme! Il avait péri avec tout l'équipage du bâtiment qu'un paquebot anglais avait coupé en deux sur la route de l'Amérique. Alors, comme elle avait perdu ses parents, la veuve Eloi s'était retirée avec son petit garçon chez les parents de son mari. Elle n'était point bien forte, la pauvre petite femme; le chagrin et la maladie l'avaient bientôt couchée dans le cimetière; et les deux vieux Persil avaient gardé l'enfant, qu'ils aimaient et gâtaient à qui mieux mieux.

Je reprends la suite de mon histoire. Le soir de mon arrivée, je dormais debout et je ne fis pas attention à grand'chose. Le père Persil causait avec sa femme, pendant que nous mangions, Hilaire et moi, du pain trempé dans du lait délicieux; quand j'eus fini il me tapota la joue avec sa vieille main ridée en me disant d'un ton amical: "Tu seras un bon garçon, hein?" Je crois bien que je ne lui répondis pas; et il se mit à rire, sans doute de la mine endormie que j'avais.

La mère Persil me fit monter un petit escalier, me déshabilla et me coucha dans un lit où elle mit des draps qui sentaient bon. Il me semble l'entendre encore causer avec Hilaire, mais ce ne fut pas long, car je m'endormis profondément tout de suite.

Le lendemain.... ah! quel lendemain! quel bienheureux réveil! Je me figure que les morts qui ont été très malheureux en ce monde doivent sentir, quand ils se réveillent au paradis, une joie qui ressemble à celle que j'éprouvai ce jour-là. J'ouvris les yeux au grand jour, et je me trouvai seul; il y avait bien dans la chambre un autre lit que le mien, mais il était défait et vide, Hilaire était déjà parti. Je sautai à bas de mon lit et je courus à la fenêtre.

Mon Dieu! que c'était donc beau pour un pauvre enfant élevé rue Martainville. C'était bien autre chose que Bois-Guillaume! Il y avait là, s'étendant aussi loin que je pouvais voir, comme une prairie verte et brillante, d'une herbe fine et fraîche où poussaient des fleurs blanches, roses, jaunes, et sur cette herbe, à côté d'espaces éclatants de soleil, des espaces ombragés qui donnaient envie d'aller s'y étendre. Et ce qui faisait cette ombre, c'étaient des arbres, pas très hauts, étalés comme de grands parasols, de grands bouquets, plutôt, car ils étaient tout fleuris, de belles fleurs blanc-rosé comme je n'en avais jamais vu.

Et le ciel bleu me paraissait si beau au-dessus de ces arbres et de cette prairie! J'ouvris tout doucement la fenêtre pour mieux voir; au bruit quelqu'un dit d'en bas: "Ah! il est réveillé!" et Hilaire s'écartant de la maison, accourut à l'endroit où je pouvais le voir et se mit à lever les bras en riant. Je me penchai, et je vis alors le père Persil, les mains dans ses poches, qui regardait d'un air content son cochon, le nez dans une auge, occupé à se régaler de son, pendant que la mère Persil sortait de la grange, son tablier relevé devant elle et rempli de blé noir dont elle jeta une poignée à terre en appelant ses poules.

Quand je vis les poules arriver en se culbutant et en caquetant, je sortis de mon extase, et me glissant à la hâte dans mon pantalon et mes sabots, je dégringolai l'escalier pour jeter, moi aussi, du grain aux poules. En trois sauts je fus dans la cour. "Mère Persil! bonjour,—mère Persil! laissez-moi leur donner à manger, je vous en prie!" Elle écarta un pan de son tablier, et j'y puisai à pleines poignées, ...

—Pauvre petit! est-il content!

Et, lâchant son tablier que j'avais vidé, elle m'empoigna la tête entre ses deux mains et m'appliqua deux gros baisers sur la figure. Je levai les yeux pour la regarder et je vis que ses yeux, à elle, brillaient comme des yeux qui vont pleurer; je compris que c'était à cause de moi et je lui rendis ses caresses en l'appelant ma chère mère Persil.

J'appris ce jour-là plus de choses nouvelles que je n'en aurais appris en un an dans la rue Martainville; et je n'eus pas besoin d'aller à l'école pour m'instruire. J'allais de ravissement en ravissement. Comme c'était amusant de voir des poules et des pigeons! j'en avais bien vu quelquefois, volant au-dessus des maisons; mais des pigeons familiers, qui venaient manger à vos pieds, et dont on allait tâter les petits dans les nids! C'étaient des pommiers, ces grands bouquets roses! et ces petits fruits verts deviendraient de belles cerises rouges! La vache me faisait un peu peur; elle était si grosse, et moi si petit! mais je vis Hilaire si bon camarade avec elle, que je me risquai bientôt à caresser son mufle roux; et je la remerciai du fond de mon cœur pour le bon lait écumeux qui fit mon premier déjeuner.

Pour le plaisir de la mener boire, ... je dus sortir de la grande ... de pommiers qu'Hilaire appelait la cour, et suivre un petit chemin enfoncé entre deux talus où ... les haies d'aubépine fleurie. Au-dessus des haies se dressaient des arbres à peine feuillés, qui se rejoignaient et faisaient comme un berceau; on voyait briller le ciel entre leurs branchages, et je trouvais cela si beau que je marchais la tête en l'air, et que je m'étalai tout de mon long pour n'avoir pas regardé à mes pieds.

Hilaire se moqua de moi; mais cela m'était bien égal. On menait la vache boire à un ruisseau qui faisait un joli bruit en courant sur les cailloux; dans un creux, le ruisseau s'était répandu, élargi, et avait formé une petite mare bordée de roseaux que le vent balançait, où une troupe de canards ... ... le petit bout de leur queue, se ... au soleil, tapis dans l'herbe courte, ou se promenant lentement avec un dandinement comique. J'aurais passé toute la journée à les regarder.

Je riais de tout mon cœur de leurs ... et Hilaire riait de me voir rire lorsqu'un ... ... descendre dans le sentier par où nous étions venus. Je m'arrêtai court, un peu effrayé; de ma vie je n'avais entendu rien de pareil.

—Hé! ... grand nigaud! qu'as-tu? me dit Hilaire. Tu n'as donc jamais entendu beugler une vache? Il ne savait pas dire si vrai: il ne se promène pas beaucoup de vaches dans le quartier Martainville, et si j'en avais de loin en loin aperçu quelques-unes, je ne connaissais pas leur musique.

—C'est la vache aux Lefourcheux, dit Hilaire; et presque aussitôt je vis déboucher du chemin creux une femme jeune, avec des cheveux blonds, qui portait un enfant sur son bras et conduisait une vache, accompagnée d'un ...

"Bonjour, père Persil! bonjour, mon petit Hilaire! dit-elle d'une voix gaie. Et celui-là? c'est le pensionnaire de l'hospice! il a l'air bien chétif, le pauvre petit! La mère Persil vient de me conter son histoire; il a besoin d'être heureux, et bien nourri, l'innocent.... Il trouvera tout cela chez vous.... Là! tu peux courir, à présent; l'herbe est douce, elle ne te fera pas mal aux pieds. Va jouer avec les petits garçons, mon trésor!"

(*A continuer.*)

Chamounet, estimable et pacifique bourgeois, vient d'être désigné par le sort pour faire partie du jury.

Mme Chamounet annonçait la nouvelle:

—Eh bien, les accusés qui lui passeront par les mains pourront se vanter d'avoir de la chance!

—Votre mari est indulgent?

—Lui! il ne ... même pas ... ...